Document généré le 25 avr. 2024 05:59

Vie des arts

Vie des arts

Un art vivant dans un cadre enchanteur

Claude Beaulieu

Numéro 56, automne 1969

URI : https://id.erudit.org/iderudit/58144ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaulieu, C. (1969). Un art vivant dans un cadre enchanteur. *Vie des arts*, (56), 44–49.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

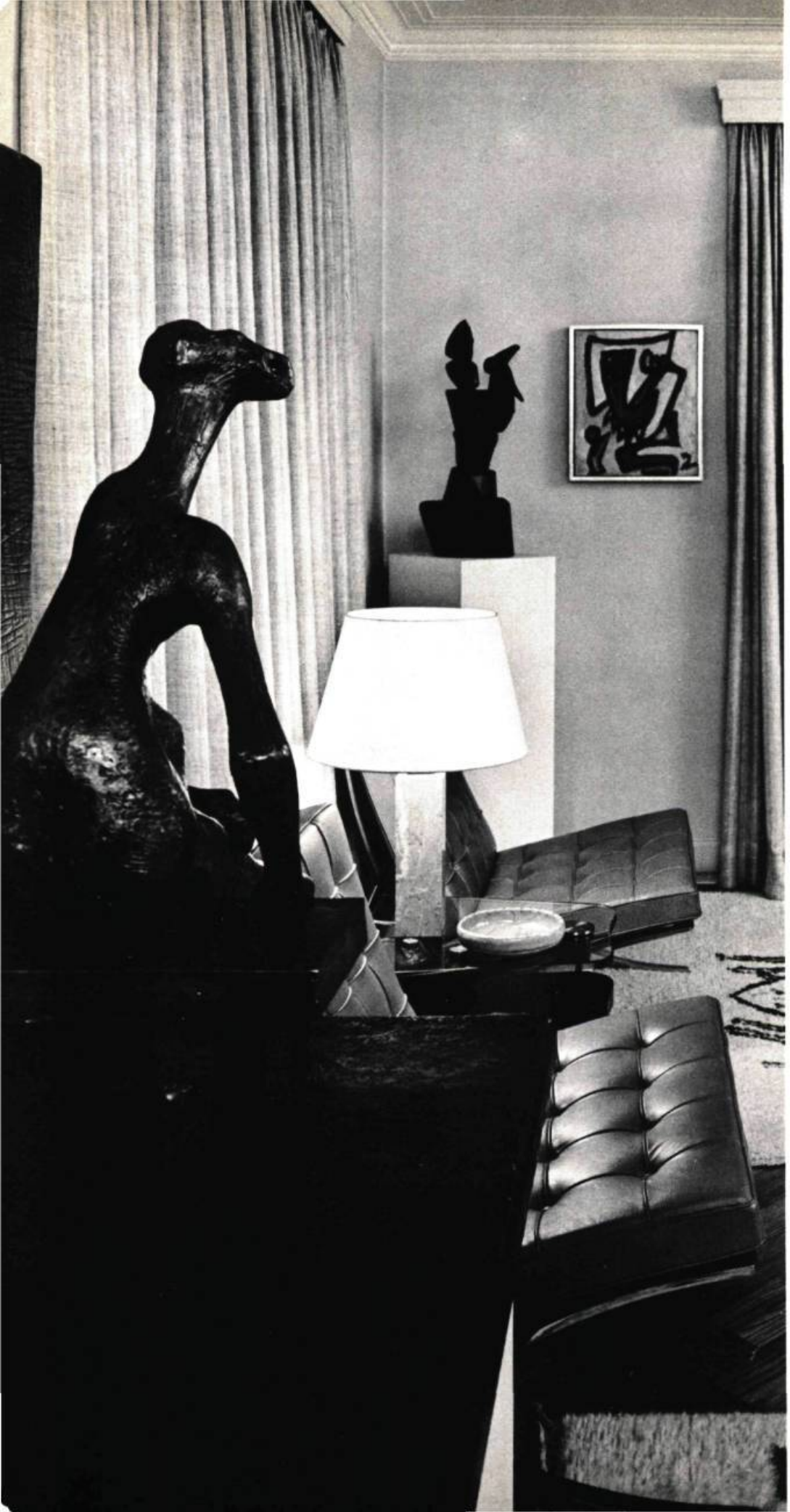
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



UN ART VIVANT DANS UN CADRE ENCHANTEUR

par Claude Beaulieu

La maison domine le fleuve, en amont, et l'agglomération de la ville. Pour l'atteindre, il faut gravir en serpentant les pentes ouest du mont Royal. Sous les arbres immenses qui l'entourent, une grande sculpture métallique, posée sur le gazon, accueille le visiteur; plus loin, peinte en rouge, une autre sculpture indique l'entrée de l'asile qui recèle un ensemble de peintures, de sculptures, de dessins, de gravures, de livres et d'objets d'art. Ce sont les témoins, quelquefois temporaires, d'un art de vivre subtil et inquiet, toujours à la recherche de l'équilibre parfait entre les tendances, les climats, les éclatements de notre époque résolument préoccupée de recherches diffuses. Impossible de se ranger sous une bannière; mieux vaut user de son flair. Tempéré par une certaine sagesse ou par une discipline raisonnée, il permet de choisir les œuvres amies dont on recherche la compagnie constante. Car il faut vivre avec elles comme avec des êtres souvent longs à se manifester, alors que l'on exigerait d'elles des confidences dès le premier abord.

Il y a chez tout collectionneur un souci d'étalage qui traduit fatalement sa personnalité et ses intentions les plus diverses: désir d'accumuler, besoin d'être en harmonie avec ses acquisitions, penchant irrésistible vers l'organisation sensible d'œuvres plus ou moins traitées comme éléments de composition. L'évolution des styles, le développement scientifique de l'archéologie, la pure création inhérente à notre temps, amènent le collectionneur à marier par affinité des œuvres de provenances diverses qu'unit un lien secret. En ce lieu, une sculpture d'un art dépouillé s'accommode fort bien du voisinage d'une toile ou d'un objet fait pour exhalter la sensibilité, nourrir le sens visuel, et permet par cette rencontre d'atteindre aux joies de l'esprit.

Page ci-contre: *Au premier plan, sculpture en bronze d'Henry Moore:* Seated Girl in Front of a Rectangular Wall, *1958; derrière, une lampe de Robsjohn Gibbins posée sur une table en verre et bois de Nogushi, entre deux fauteuils de Mies van der Rohe (1929), édités par Knoll International; au fond, à gauche.* L'imbécile, bronze de Max Ernst, 1961; à droite, une toile d'Atlan, (1946); *le tapis est de Mauro Manco. Photo Jacques Varry.*

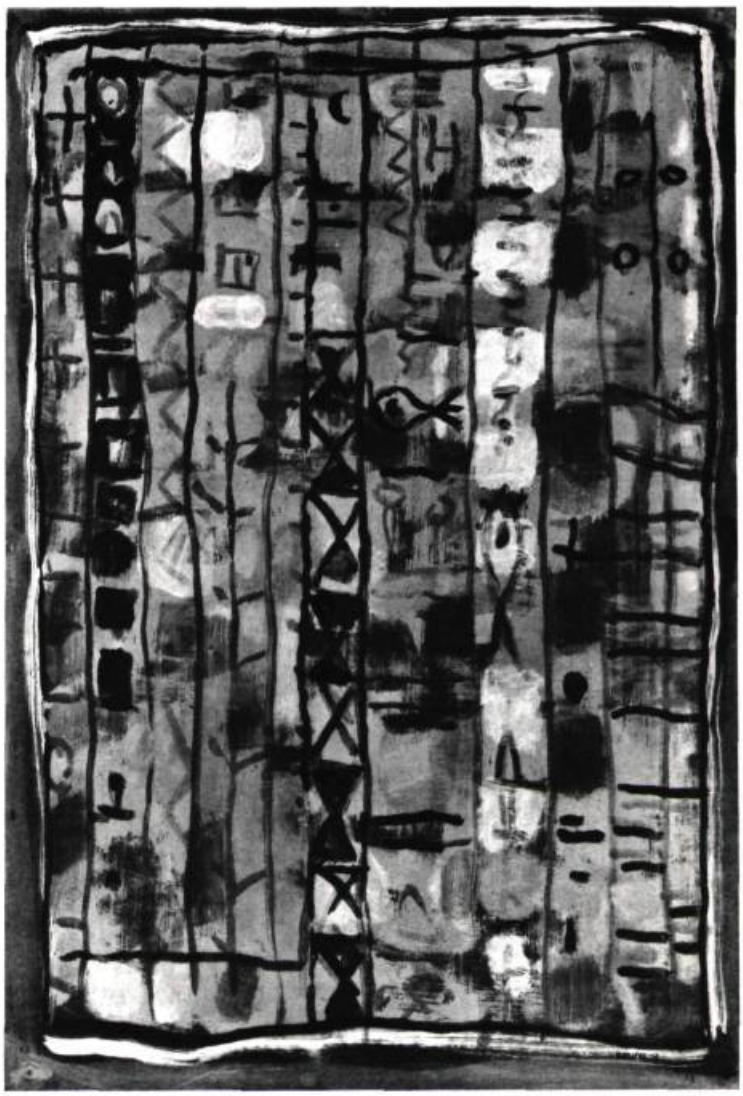
Ci contre: *De l'entrée, où sont exposées deux sculptures:* Jeune fille lamelliforme *de Couturier (1957) et un* Bois *de Vaillancourt, on a vue sur la salle à manger; le tapis vient de Sardaigne.*
Ci-dessus: *Max Ernst,* L'Imbécile. *Bronze, 1961. 27 po. 5/8 sur 11 (70 x 28 cm). Premier exemplaire d'une édition de trois.*

Franchissant le hall d'entrée, où l'on remarquera au passage des sculptures de Vaillancourt et de Couturier, on pénètre dans la grande pièce de séjour. Tout autour, on aperçoit Moore et Ernst en compagnie d'Atlan; en face, deux Bissière, une toile de Riopelle et la toute dernière acquisition: une toile de l'Hourloupe de Dubuffet, une petite sculpture de Germaine Richier; enfin, un plat en argent de François Jugo, d'après un dessin de Picasso, au-dessous d'une acquarelle de Riopelle de 1946 et d'un graffite de Picasso. Entre le visiteur et ces œuvres choisies avec passion s'établit spontanément un échange tactile et mystérieux.

C'est dans la salle à manger que l'on devine la mutation qui s'opère dans cette collection toujours remise en accord avec les *impatiences* des fébriles possesseurs, acquéreurs d'œuvres nouvelles d'artistes encore inconnus mais qui percent. Ce sont aussi des souvenirs de voyages: un Clavé, un Buffet, découverts il y a près de vingt ans, un très grand McEwen des premiers temps, sont dans leurs *meubles*. Mais, c'est dans une petite pièce toute baignée d'intimité que les transformations se font sentir avec le plus d'affirmation. Des masques africains, un fauteuil de Breuer posé sur une peau de zèbre remplacent des œuvres graphiques dont il reste encore quelques remarquables noms: Léon Bonhomme, Derain, Rodin et Vlaminck.

Une place privilégiée est évidemment faite aux artistes canadiens. Dans la plupart des pièces et des dégagements sont accrochés des McEwen, des Dallaire dont le *Poète aux fleurs* (Voir la couverture du N° 45 de *Vie des Arts*).

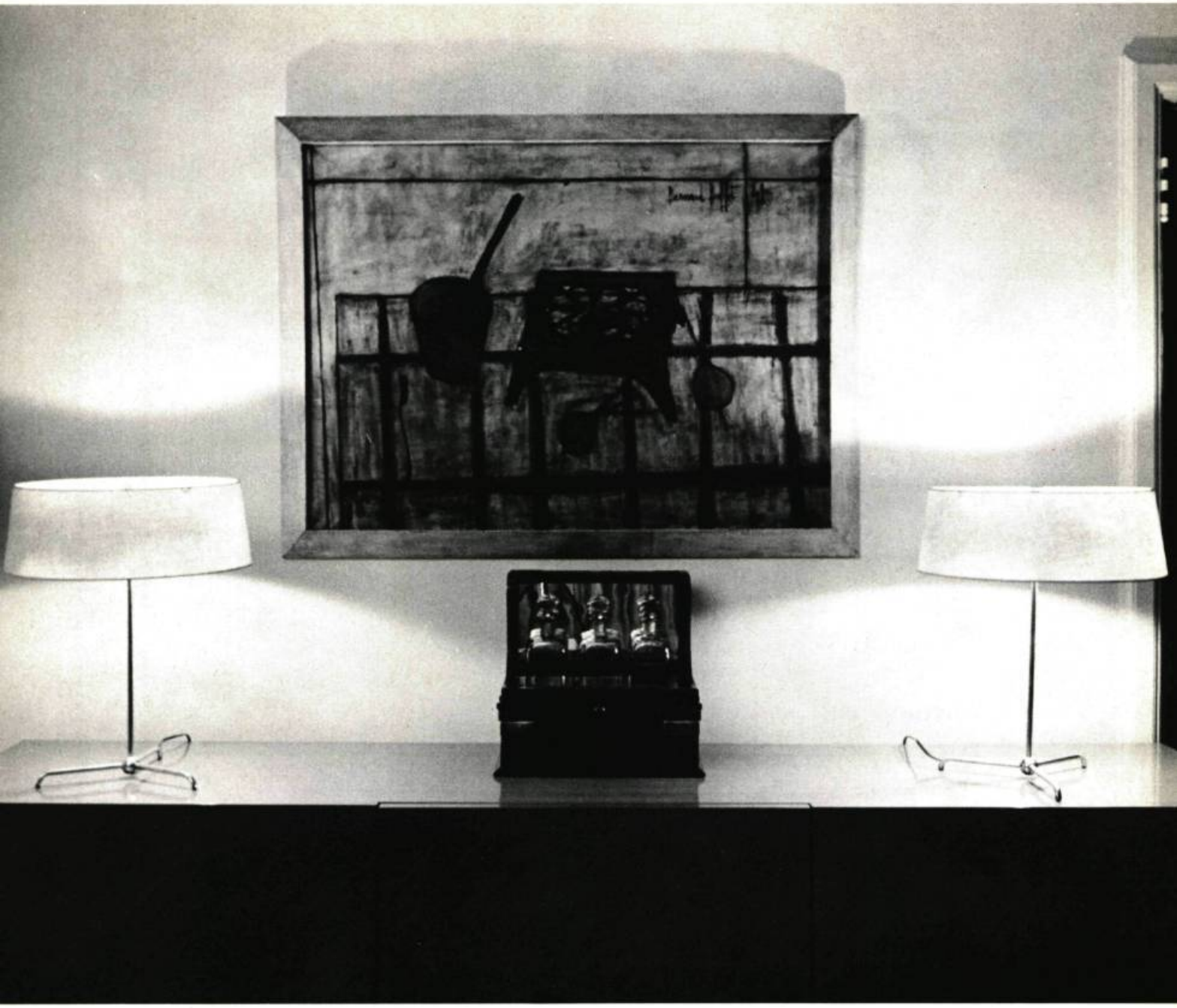
Objets, tapis, meubles, tout prouve une véritable religion de la beauté. S'y ajoute une remarquable collection d'ouvrages de bibliophilie: *Miserere*, *Le Père Ubu* et *La Passion*, par Rouault; *Parler seul* de Tristan Tzara, par Miro; *Prométhée* de Gide, par Henry Moore; *Sainte Monique*, par Bonnard; *La Tentation de saint Antoine*, par Odilon Redon; *Le Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, par Picasso, *Le Spleen de Paris* de Baudelaire, par Francis Gruber, et combien d'autres . . . !

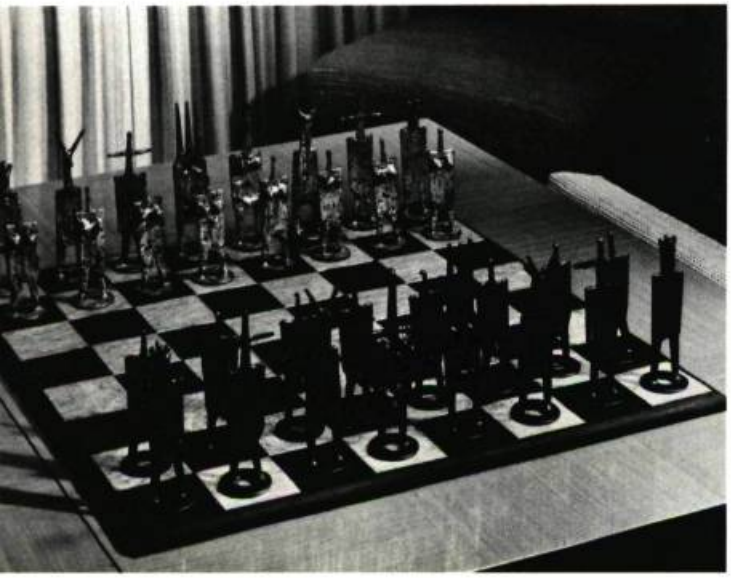


***Ci-contre**: Petite pièce en voie de transformation. Au-dessus d'un foyer encadré de carreaux de céramique portugaise, est accroché un Bernard Buffet de 1949; à gauche, au premier plan, deux masques africains et un fauteuil de Jack Pollock en acier inoxydable et cuir noir. La lampe est de Jo Colombo.*

***Ci-dessus**: Bissière. Huile sur toile, 1952. 23 po. ¾ sur 15⅞ (60.35 x 40.4 cm).*

***Page ci-contre, en haut**: Deux lampes de Robsjohn Gibbins flanquent le* Service à liqueur *de Bramah; au-dessus, une* Nature morte *de Bernard Buffet, datée de 1959; **bas de la page, à gauche**:* Jeu d'échecs *de Walter Fuhrer, sculpteur canadien d'origine suisse. Métal noir et or; **à droite**: un* Service à liqueur *en macassar et à montures d'argent (les carafons sont vénitiens ou français du 18e siècle). A droite, un* Service de toilette *en même bois et à montures de cuivre doré (les fioles sont en cristal et leurs couvercles en argent et en vermeil). Les deux coffres de Bramah sont du début du 19e siècle.*





Ci-contre, de haut en bas: *Picasso,* Graffite, *Dessin à la plume, 1905. 10 po. ½ sur 14½ (26,7 x 36,85 cm); Riopelle.* Aquarelle, *1946. 11 po. ¼ sur 17¼ (28,6 x 43,85 cm); Picasso et François Hugo,* Tête ovale, *Plat sur pied en argent ciselé et repoussé, 1958, 23 po. ⅝ sur 15¾, H.: 7 po. ⅞ (60 x 40 x 20 cm).*

Page ci-contre: *Au mur, une toile de Jean Dubuffet de la série de l'Hourloupe:* Demeure II avec seuil et cheminée, *1966 (57 po. ½ sur 45¼); à droite, une sculpture en bronze de Germaine Richier:* Le Cheval à six têtes, *1959 (13 po. sur 15). La lampe est de Robsjohn Gibbins. Photo Jacques Varry.*